

Les migrant·e·s, est-ce aussi nous?



Migration et confinement 1. Le monde est-il à l'arrêt ? La planète tourne-t-elle encore ? Prenez votre longue vue et zoomez sur les migrant·e·s. Qu'est-ce qui a changé ? Pour nous, pour elles, pour eux ? Est-ce que les migrant·e·s, c'est aussi nous ?

© Ranta Images / AdobeStock

Cet article introduit le dossier spécial «Migration et confinement». Bhama Steiger a sollicité quatre spécialistes du travail social, de la psychiatrie et de la migration pour esquisser des réponses aux nouveaux questionnements sur la vie en société apparus avec la pandémie [1].

Par **Bhama Steiger**, professeure associée, HES-SO, Haute école de travail social et de la santé Lausanne

Harmut Rosa [2] dit que le meilleur point de départ d'un·e sociologue est l'intuition. Il est toujours utile, même nécessaire quelquefois, de se poser comme objet d'observation afin de comprendre le mécanisme de construction de ce que l'on veut étudier. C'est le principe d'objectivation indispensable dans le travail social.

Aussi, quand nous avons compris que nous serions semi-confiné·es, ma première réaction a été de me dire « tant mieux », nous serons protégé·es ! Mais de quoi et de qui ? Et puis, rester à la maison pendant quelques jours, ce n'est peut-être pas si mal. Ces quelques jours se sont comptés en semaines puis en mois. L'attente est longue, indicible et, surtout, nous faisons face à tant d'inconnues qu'il faut, comme le dit Edgar Morin, grand penseur de la notion de complexité, s'attendre à l'inattendu. Dans un entretien donné au journal Le Monde [3], il explique : « En effet, la révélation foudroyante des bouleversements que nous subissons est que tout ce qui semblait séparé est relié, puisqu'une catastrophe sanitaire catastrophise en chaîne la totalité de tout ce qui est humain. »

Quelle existence normalisée ?

Et les migrant·e·s dans tout ça ? La population dite migrante fait-elle partie de cette « totalité de tout ce qui est humain » ? Au-delà des discours souvent idéologiques, dans nos analyses et nos réflexions sur la migration souvent

abstraites, est-ce que nous appréhendons cette population-là en tant que « totalité de ce qui est humain » ?

Les (trop) nombreuses déclarations dans les médias révèlent des souffrances, des carences, des peurs et des incertitudes dans la population helvétique. Du moins cette population qui, avant la crise sanitaire, menait une existence normalisée. Il y a celles et ceux qui ne peuvent ni accompagner ni dire au-revoir à leurs êtres chers qui disparaissent. Il y a celles et ceux qui ne profitent plus de leurs enfants, petits-enfants et autre parentèle. Il y a celles et ceux qui se plaignent de devoir rester dans leur logement des heures durant. Il y a encore celles et ceux qui crient au scandale devant le « tri sanitaire », comme si cela était nouveau. Et que dire du « tri social », auquel nous faisons face dans le domaine du travail social. La liste n'est pas exhaustive.

Toute cette situation, ce confinement et ses épiphénomènes, ont eu une réelle résonance en moi, cette résonance que Harmut Rosa définit comme « une forme particulière de relation subjective au monde et aux individus ».

La mélancolie de l'absence !

Nous étions confiné-e-s. Epreuve indicible, inédite remplie de doutes, de frayeurs, d'incompréhensions et surtout sans aucune réponse ou, en tout cas, sans possibilité de préparer cet avenir, sinon de se protéger au mieux pour être encore là demain.

Tout à coup, il y a eu des catégorisations dans la population : les personnes à risque, les personnes en quarantaine, les soignant-e-s, les enfants. Je me suis donc questionnée sur les personnes dites migrantes, cette catégorie qui est surtout subdivisée par rapport à ses origines géographiques, les personnes venant de pays tiers et les autres.

- Cette population dite migrante souffre-t-elle de ne pas revoir et de ne pas faire le deuil d'êtres chers ?
- Cette population dite migrante se languit-elle de ne pas voir les siens et les siennes ?
- Cette population dite migrante se plaint-elle d'être confinée et sans distance sociale (quelle ironie, distance sociale pour signifier la séparation, la barrière sociale) ?

Etc., etc. Ici aussi, la liste n'est pas exhaustive.

Pour prendre le seul exemple de la distance avec des êtres chers, Maurizio Ambrozini [4] décrit celle des migrant-es avec leurs proches, qu'il qualifie de transnationale. Bien que cette distance « se teinte des couleurs mélancoliques de l'absence et de la nostalgie, ce sont les tons vibrants de la détermination qui l'emportent et qui permettent de maintenir vivantes les relations avec les personnes qui sont au loin. C'est justement le lien affectif et le désir d'assurer aux siens une vie meilleure qui conduit à cette forme extrême de dévouement et qui se traduit par un éloignement physique ».

Le travail social renouvelé ?

Aujourd'hui dans le travail social, pouvons-nous dire que cette crise sanitaire, sociale, voire existentielle, va nous révéler à nous-même, à notre capacité à développer une réelle compétence en termes d'empathie, à nous décentrer de « notre » monde, à nous mettre à la place de l'autre ? Nous louons tous et toutes les grands élans de solidarité, les applaudissements pour les autres qui nous ressemblent. François Dubet [5] montre bien combien cette crise accentue les petites inégalités. « Plus nous sommes égaux, plus nous devenons 'frères' ; moins nous sommes égaux, moins nous nous sentons 'frères'. » Le sociologue ajoute qu'il s'agit d'être vigilant-e pour ne « pas entrer dans la concurrence des victimes : les vieux, les jeunes, les femmes, les enfants » [6]. Selon lui, la crise sanitaire sera moins pénible que la crise économique et sociale qui va suivre. Celle-ci fera plus de morts avec son lot de chômage, pauvreté, précarité, faillite... Et là, le travail social devra se préparer au pire, y compris au pire politique avec les

populismes divers.

Les élanS homogamiques de solidarités peuvent-ils s'étendre à la population dite migrante ? Est-ce que le travail social pourra penser sa mission autrement ? Est-ce que les travailleurs et travailleuses sociales déclineront autrement leurs relations avec les bénéficiaires ? Si oui, comment ? Faut-il convoquer un autre paradigme du travail social ? Agir autrement ? Innover, transcender et transfigurer ? Aujourd'hui, est-ce que nous comprenons mieux la ou les réalités des personnes dites migrantes ? Quelles seront les promesses du travail social pour l'après-Covid ?

Quatre spécialistes sollicités pour ce dossier spécial, à paraître ces dix prochains jours dans REISO, vont nous mettre en face de la complexité de ce qui nous arrive. Marie-Christine Ukelo soulignera la nécessité, voire l'urgence, d'un travail social politique, solidaire et international pour agir vers la « bonne » intervention. N'Dri Paul Konan nous mettra face à la diachronie réursive de l'histoire de ces personnes humaines que sont les migrant·e·s. Jean-Claude Métraux présentera, à travers le quotidien de cette période inédite, les expériences de pensées que nous devrions tenter de déconstruire pour mieux saisir ce qui se joue pour le travail social. En conclusion de ce dossier « fait avec le cœur et l'affectif », Claudio Bolzman croisera le confinement avec l'exil à travers le regard du travail social.

Lire aussi le [témoignage](#) de sept migrant·e·s.

[1] Pour toute observation et question sur ce dossier, vous pouvez contacter Bhamas Steiger par mail, bhama.steiger@hetsl.ch

[2] Rosa, H. (2018). Résonance. Une sociologie de la relation au monde. Editions La Découverte.

[3] Edgar Morin, «La crise due au coronavirus devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat», journal Le Monde, 19 avril 2020.

[4] Ambrosini, M. « Se?pare?es et re?unies : familles migrantes et liens transnationaux », Revue europe?enne des migrations internationales, vol. 24 - n°3 | 2008, mis en ligne le 1er de?cembre 2011, [en ligne](#)

[5] Dubet, F. (2014). La préférence pour l'inégalité. Editions du Seuil et La République de Idées.

[6] Dubet, F. Communication personnelle, mai 2020.